

LE JOUR, 1944
06 avril 1944

LA CENE

La fresque de Léonard, cette « Cène » tant reproduite, il faut l'avoir sous les yeux ce matin. Celle-là ou une autre. Ce pourrait être Giotto ou Raphaël, Fra Angelico ou Véronèse : on a le choix entre les plus grands noms, entre toutes les gloires.

Mais les Cènes les plus émouvantes, c'est aujourd'hui dans les sanctuaires qu'il faut les chercher. Là, le grand souvenir efface les événements, le merveilleux héritage s'étend sur les pensées et sur les douleurs.

Après les figures et les allégories, le mystère de la Cène rapproche le divin de l'humain de telle manière qu'on en est encore ébloui. Qui eut pu inventer cela hormis le maître de la vie ? Cette immense réalité de la nourriture et du breuvage, cette élection de la vigne et du blé, ce geste quotidien de l'être qui demande « des forces ».

On se souvient, en s'étonnant, du « silence éternel de la divinité » imputé par Vigny à cette présence, cette merveilleuse présence d'où l'inspiration jaillit comme un torrent.

Comment prétendre être touché par le divin si on ne va pas vers lui ? Comment espérer cette visite ou cet appel, alors qu'on n'est qu'un homme entre les hommes, l'obscur l'infinitésimale unité qu'on incarne dans la foule prodigieuse des morts et des vivants ? Et comment réclamer un privilège au nom seulement de la faiblesse et du doute ?

La marche du temps s'impose de plus en plus comme une marche vers le divin, vers le commencement qui se confond avec le terme, vers cette immensité chaque jour plus sensible, chaque nuit plus profonde.

A mesure que l'espace, à travers le télescope, s'élargit et s'étend, les événements religieux que la terre commémore prennent de l'ampleur. A nos yeux si faibles, au-delà du fini que nous découvrons avec stupeur, le divin revêt les proportions d'un infini plus impressionnant encore.

Ce que Léonard a peint, c'est la démarche la plus directe de la divinité vers sa créature, une prise de possession supprimant à jamais et l'absence et l'oubli.